

SOUDAIN LE MINOTAURE

MARIE HÉLÈNE POITRAS

SOUDAIN
LE MINOTAURE

roman

PHÉBUS

© Les Éditions Triptyque, 2002.

© Libella, Paris, 2015.

ISBN : 978-2-7529-1026-4

*Je dédie ce roman à Pierre Lepage,
un ange bronzé qui joue au tennis dans le ciel*

Merci à André Carpentier et à Nancy Hall

PREMIÈRE PARTIE

Mino Torrès

La seule fille que je vois depuis six mois, c'est l'infirmière. Une géante, deux fois grande comme moi. Elle vérifie quotidiennement mes signes vitaux. Je me mettrais bien sa culotte sur la tête. Elle me regarde toujours dans les yeux, de très haut, et moi je suis nu et rose, une chique de gomme à la merci de son talon. Avant qu'elle ne se pointe dans le cabinet, je dois enlever mes vêtements et patienter. C'est toujours long. Elle est de l'autre côté de la porte, avec un des médecins, et rit parfois très fort, d'un rire gras et exagérément bruyant. Elle veut sans doute que je l'entende, que je sache qu'elle a vraiment beaucoup de plaisir pendant que je m'étends en grelottant sur le lit recouvert de papier, comme un fœtus dans une poubelle.

Je sais très bien que de l'autre côté du miroir encastré, l'infirmière me voit enlever mon uniforme de prisonnier. Je me dis que ça ne l'intéresse pas, qu'elle aime sûrement les femmes, qu'elle ne me regarde pas. Mais lorsque j'enlève mes sous-vêtements, son grand rire s'élançe jusqu'à moi. Puis l'infirmière apparaît, les yeux encore mouillés d'avoir tant ri. Elle me fixe, l'air bête, et enfle des gants de plastique qui dégagent une odeur de préservatif. Ensuite elle prend un bâtonnet de bois et m'ordonne de tirer la langue en

faisant «Aaaah». Elle appuie sa grosse poitrine sur ma gorge et, pour ne pas que mon sexe s'érige, je pense à ma mère ou à un champ de canne à sucre. De toute manière, depuis deux semaines, je n'arrive plus à bander ; le D^r Parker me donne des comprimés pour calmer mes pulsions sexuelles.

Je fais souvent le même rêve. Les couloirs de la prison sont vides. Tous les détenus dorment d'un sommeil médicamenteux, la bouche pâteuse. Par un hasard heureux, on a oublié de verrouiller la porte de ma cellule. Je ne m'évade pas ; j'attends l'infirmière Smith. Bruit lointain de talons lourds, de démarche puissante et de clefs qui s'entrechoquent : c'est elle. Je sens sa cigarette et l'odeur aigre de ses aisselles. Elle regarde dans ma cellule et me demande pourquoi je ne dors pas. J'ouvre la porte brusquement, pour frapper son front. Elle tombe, étourdie durant quelques secondes, et je monte sur elle avant qu'elle ne reprenne ses esprits. Je tiens ses poignets d'une main, solidement, et déchire ses vêtements à l'aide des clefs, jusqu'à ce que je voie ses gros seins mollasses et son sexe grisonnant. Je m'enfonce entre ses cuisses bovines. Elle halète, gémit et jouit, les lumières du couloir s'allument et s'éteignent de façon effrénée. On tombe amoureux l'un de l'autre, on quitte le centre de détention et on prend place dans sa voiture, une petite Rabbit vert forêt pleine de rouille. Je conduis, elle recoud son pantalon et on envisage de quitter l'Ontario pour descendre jusqu'en Virginie. Elle m'offre une Marlboro.

Maman a téléphoné ce matin. Elle croit que je gagne convenablement ma vie ici. Ma sœur vient d'avoir seize ans et fréquente, depuis deux mois, un homme de trente ans qui travaille dans une banque et fait un bon salaire. Je prends une voix bienveillante et exhorte ma mère à la méfiance. Elle passe le combiné à Anna. «Ma sœur, fais bien attention à toi. Je ne veux pas qu'il t'arrive quelque chose.» J'ai peur pour elle. Elle ne connaît encore rien aux hommes et s'habille parfois de manière aguichante. Elle porte des tee-shirts ajustés qui révèlent la naissance de ses seins. Sa croupe est enveloppée dans des jupes courtes qui montrent ses fesses lorsqu'elle se penche pour fouiller dans son sac à main.

J'ai violé au moins vingt filles au Guatemala. L'une d'elles est allée à la police, mais on ne m'a jamais retracé. J'avais été étonné de la facilité de la chose. Comme si les filles s'attendaient à se faire attaquer un jour ou l'autre. Tout se passait très vite. Des cheveux souples jusqu'au milieu de la colonne. Des hanches cassantes. Ma main sur leur bouche. Leurs yeux aussi onctueux que de la crème avec deux grains de café dedans. Je voulais user de plus d'emprise sur elles, mais elles se laissaient faire. La terreur qu'il y avait dans

leurs yeux m'enivrait. Je voulais les boire, on aurait dit que tout se distendait autour en séquences lentes. Je les violais et elles me faisaient l'amour. Je leur souillais le ventre avec mon sperme. Je crachais sur leur tête comme pour les salir. Puis je partais en courant, me promettant de recommencer. Les prendre ainsi me rendait euphorique. La première fois, je portais un masque de Mickey Mouse, l'Halloween approchait.

Quelques jours après ce viol, j'avais été troublé par un article du journal local qui rendait compte de l'événement. Après une journée passée à vendre des fruits au marché central, j'étais rentré un peu plus tôt qu'à l'habitude, avec un paquet d'américaines et deux manges pour Anna.

Maman n'était pas là. Ma sœur, qui avait séché ses cours comme souvent elle le faisait quand maman s'absentait, avait ramené trois petits voyous plus vieux qu'elle. Une bouteille de rhum entamée traînait sur la table. La radio vomissait de la musique pop américaine, Madonna je crois. Ma sœur dansait, les bras dans les airs, ce qui faisait qu'on voyait très bien le bas de ses fesses. Par la fenêtre, j'ai espionné la scène pendant quelques minutes. Les gars descendaient l'alcool brun à même la bouteille, en lorgnant le corps d'Anna, qui tournait sur elle-même. Elle semblait un peu ivre. Les gars se chuchotaient des choses à l'oreille et versaient de temps à autre du rhum dans le bouchon, qu'ils offraient à Anna. Elle buvait très vite et ils applaudissaient. Ça sentait le viol à plein nez.

Je suis rentré en hurlant et j'ai foutu un coup de poing à un des gars. Un canif est tombé de sa poche. Il l'a ramassé et est reparti en courant comme les deux autres. Anna s'est mise à me lancer des injures, m'accusant de ne jamais la laisser s'amuser, gueulant avec du feu dans les yeux qu'elle ne faisait rien de mal. Je lui ai donné un coup de journal sur la tête, seulement pour la blesser dans son orgueil et pour qu'elle se taise enfin.

– Tu lis pas le journal, toi ?

– Qu'est-ce que le journal vient faire là-dedans. Et puis, de toute manière, t'es parti avec ce matin.

Elle était plus saoule que je ne l'avais d'abord cru. Après lui avoir allumé une cigarette, je lui ai montré l'article sur le viol.

Elle a cessé son jacassement aigu.

Au téléphone, ma mère pleure et me répète qu'elle est fière de moi, heureuse de savoir que les choses tournent bien. Elle croit que je travaille pour une grosse entreprise québécoise, me demande des nouvelles de Maria. Entendre ma langue maternelle, parlée par ma mère en plus, me fait l'effet d'une caresse. Elle veut savoir quand elle sera grand-mère et me dit de faire vite, sinon Anna aura des petits avant moi. Avec un gros ventre, les jupes d'Anna monteront jusqu'au milieu de ses fesses. En tout cas, moi, jamais je ne violerais une femme enceinte. « Mon fils, ta mère vieillit. » Je ne l'écoutais plus depuis un moment. « Maman, je dois te laisser. Il faut que je parte travailler. » Et je retourne à ma cellule, l'unité 303 du centre de détention de Penetanguishene.

Trois soirs de suite, je me suis rendu à l'université, à l'angle de la rue Saint-Denis et du boulevard De Maison-neuve, pour voir défiler les étudiantes. Elles étaient toutes très jolies, à part quelques grosses et grandes en survêtement sportif, avec un peu de duvet au-dessus de la lèvre supérieure. J'étais assis à une table, à la mezzanine du premier étage, et j'observais la place où des étudiants se rencontraient autour d'une fontaine. Une terrible envie de baiser me virait l'estomac à l'envers. On peut trouver ce qu'on veut chez une fille. Si l'homme a envie de violer, elle lui donnera l'impression de n'être bonne qu'à ça. D'attendre ça, même.

Ma femme n'avait jamais d'orgasme et faisait la morte pendant nos relations sexuelles. J'avais l'impression de me déverser dans un sac d'organes. Elle se moquait bien de ne pas jouir, car la seule raison pour laquelle elle me permettait de la prendre était son désir de devenir une petite mère. Elle s'ennuyait, seule dans l'appartement. Tout était toujours très propre. Elle enveloppait les lampes dans des sacs de plastique transparent pour éviter que la poussière ne les recouvre. Elle avait envie de s'occuper d'un enfant, de servir à quelque chose, de tendre son sein à un autre que moi. Je vendais des fruits et des légumes au marché

Jean-Talon et nous habitions un logement dans le nord de Montréal.

La ville était belle en automne. J'avais acheté des manteaux pour Maria et moi. Elle ne sortait qu'en ma compagnie. Nous allions au marché, elle choisissait des fruits, des légumes, du poisson et de la viande pendant que je l'attendais dans un petit café en lisant le journal. Elle souriait, heureuse d'avoir trouvé des agrumes en provenance de son pays d'origine, le Costa Rica. Je lui avais dit que la ville était dangereuse pour une femme seule et qu'il valait mieux qu'elle ne sorte pas sans moi. Maria était très jolie, plus grande que moi, les lèvres bombées, le teint doré, avec de longs cheveux noirs. Je savais qu'elle attirait les regards et les sourires. J'aurais pu passer pour son petit frère et j'en étais agacé.

Par un lundi rouge d'octobre, je suis rentré du travail vers l'heure du souper. On était au Québec depuis le mois de septembre. Maria s'était rendue chez le coiffeur. Seule. Ses longs cheveux reposaient dans une boîte, au milieu de la table de cuisine, en une tresse attachée aux extrémités par deux boucles rouges. Les cheveux coupés à la garçonne. Un filet de salive s'échappait de sa bouche; elle s'était endormie devant une émission pour enfants, sur le canapé du salon. Je suis sorti de l'appartement en donnant des coups de pied sur tous les murs. Il fallait que je bouge, sinon j'étais bon pour une crise d'épilepsie. Quand j'en sentais une venir, je me mettais à courir et arrivais parfois à m'en sauver. J'ai sauté dans un autobus, n'importe lequel. Je me suis retrouvé dans le Village gai, j'ai couru pour en sortir au plus vite. Parvenu à l'Université du Québec, j'ai compris que j'allais bientôt commettre un autre viol, qu'il y en aurait plein d'autres et que je choisirais des filles aux cheveux longs.

Je suis écrasé dans le coin de ma cellule pendant que les autres prisonniers jouent au billard ou aux cartes dans la salle commune. Les types qui prennent les filles de force se font tabasser par les détenus, et les gardiens doivent les isoler. On est trois violeurs voisins, à digérer nos pommes de terre en purée et nos pilules anti-bandaison, à ne plus pouvoir se malaxer le dard, seul passe-temps possible en ces murs gris. Je compte mes dents, me passe le visage sous l'eau et me gratte les oreilles en patientant avant la prochaine séance de thérapie de groupe.

Le D^r Parker se tue à nous répéter qu'on est malades. Je réponds que c'est à cause des médicaments qu'il nous donne. Les autres prisonniers rient un peu. Je suis le bouffon du groupe et Parker passe pour un vieux sénile. Un détenu ajoute que les comprimés élèvent sa voix d'une octave. La seule chose que j'apprends ici, c'est l'anglais. Je pense en espagnol, en français aussi, mais je dois parler l'anglais, déraciné jusque dans ma langue.

Il m'arrive de songer aux filles que j'ai violées. Lorsque je prenais le temps de les choisir, environ sept fois sur dix, elles avaient ce profil : minces, jolies, frêles, pressées, pourvues de longs cheveux leur descendant jusque sous l'agrafe du

soutien-gorge, ou alors attachés en pomme sur le crâne, étirant leurs yeux vers le ciel, laissant apparaître leurs joues blanches. Pas une n'a réagi de la même façon à mon approche, mais toutes ont eu très peur. Comme si une bête horrible s'apprêtait à les dévorer. J'ai violé trente-trois filles très exactement, dont treize au Québec. Elles défilent dans ma tête en désordre, comme une suite de petits personnages de carton attachés les uns aux autres par les bras. Deux d'entre elles étaient vierges; des amies de ma sœur. Quand ça pleure trop, je n'aime pas. Il y a aussi eu cette fille qui arrachait des fleurs non loin de moi, qui lisait Zorro. Je lui avais dit que je connaissais un bel endroit, tellement envahi de roses que ce serait elles qui la cueilleraient. Elle avait ri. Son corps était comme un ciel étoilé de grains de beauté et elle avait les mamelons mauves. Une connasse observait les *tortugas* quitter l'océan pour venir pondre sur la plage. En maillot avec ses longues jambes. Seule en pleine nuit. J'appelle ça une invitation officielle au viol. La gazelle qui s'endort sur la fesse d'un lion et qui s'étonne de s'éveiller dévorée. Il y avait aussi cette fille qui achetait des melons en me souriant. À Montréal, c'était presque toujours des étudiantes que j'entraînais dans des ruelles. J'en oublie plusieurs. Mais je me souviens parfaitement d'Ariane.

Je croyais qu'Ariane serait au procès. Elle est la seule dont le nom me hante. J'ai pu entrer chez elle et l'attendre, car les portes de son appartement n'étaient pas verrouillées. J'ai essuyé mes pieds sur le tapis de coco et exploré les pièces. Un gars habitait visiblement avec elle; les photos de filles collées aux murs d'une des chambres en témoignaient. Dans le premier tiroir de gauche de la commode d'Ariane, plusieurs cartes étudiantes échues m'ont révélé son nom. Sur une série de trois photos prises dans une cabine de centre commercial, deux adolescentes faisaient la grimace. J'ai rapidement reconnu Ariane, même si la photo était vieille: elle était à gauche et avait la langue bleue à cause de je ne sais quoi. La quatrième photo avait été déchirée. Son amie

l'avait peut-être gardée. Je me suis caché dans la garde-robe et j'ai attendu son arrivée. Enfin des pas dans l'escalier. Une voix féminine qui murmurait quelque chose. C'était elle. Je me suis ravisé et je suis allé derrière la porte de la chambre. Et puis non, ça n'allait pas ; je suis retourné dans la garde-robe. Elle cherchait son chat dans l'escalier, je crois. Le son sourd d'un manteau qui s'écrase sur le sol. Le bruit d'un trousseau de clefs lancé sur une table. Un sac qu'on chiffonne en boule. Je sentais déjà l'adrénaline parcourir ma moelle épinière : j'aurais le courage de le faire. Puis Ariane est entrée en appelant un gars : « François, es-tu là ? »

Je l'ai presque tuée avec mes doigts. Elle est la seule à avoir tenté de fuir. À s'être défendue. Ariane n'allait pas s'en tirer. Je lui ai donné des coups, je l'ai fait saigner, je voulais qu'elle ait peur. Enfin je pouvais joindre la violence à mon acte, je n'avais pas le choix. Ariane, la seule que je peux nommer. J'espérais qu'elle soit au tribunal, parce que même si j'avais été dur avec elle, il me semblait qu'elle aurait pu comprendre. Elle aurait peut-être même eu un peu de compassion pour moi. Malheureusement, c'est l'autre, la dernière, celle dont j'ai poignardé le chum, qui s'est présentée, entourée de sa famille. Elle est venue me cracher à la figure. Une belle conne, celle-là.